

## Converser<sup>1</sup>

### Claude-Henry du Bord<sup>2</sup>

Dieu ne manque pas d'humour qui a fait se rencontrer Claude-Henri et Claude-Henry dont Il sait combien ils ont à se dire et à partager. Un lieu commun serait de croire qu'ils étaient faits pour s'entendre si le propre de la conversation n'était de toujours tout remettre en question – et cependant, ils se comprirent, sans avoir besoin de s'expliquer. Ils portaient donc le même prénom bien peu répandu, qui fut celui de Saint-Simon l'utopiste, lointain descendant du mémorialiste – sans penser un instant qu'il suffit de porter ce genre de signe très particulier pour être des hommes d'exception... Quand ils furent mis en présence l'un de l'autre, lors d'un salon du livre, force est de reconnaître qu'ils s'apprécièrent d'emblée et commencèrent alors une conversation qui ne distilla jamais le moindre ennui. Parler à ce Claude-Henri là demande sans doute moins de précaution que de s'adresser à l'autre qui a tendance à vous regarder comme un héron du fretin ou décortique vos tournures avec une patience de casuiste : en la matière, le hobereau manque de naturel quand le flamand fait preuve

---

<sup>1</sup> Copyright Claude-Henry du Bord, 2010.

<sup>2</sup> Claude-Henry du Bord est écrivain, poète, philosophe, critique.

d'un entregent plus délicat, plus moelleux qu'une crêpe à la cassonade.

Voulez-vous que je vous dise ? Parler à l'ami Rocquet est un plaisir étonnant et toujours reconduit ; la plupart de nos interlocuteurs s'écoutent au lieu d'entendre, se complaisent à ne parler que d'eux, persuadés que la chose est d'importance alors qu'elle est plus qu'accessoire – ce travers n'est en somme qu'un châtement pour celui qui prête l'oreille autant que pour le pauvre limité seulement plein de lui-même. Qu'une mouche bourdonne dans un bocal, cela ne s'appelle pas converser. Ce verbe suppose une écoute attentive, une dose d'innocence, une confiance préalable, une innocence profonde (bien différente de la niaiserie ordinaire), une volonté à garder intacte cette vertu d'enfance qui nous invite à aimer celui qui parle avant d'aimer ce qu'il raconte. La parole de Claude-Henri s'accorde à son regard, elle pétille, sonde, s'amuse, se pose et vagabonde ; quand il se tait, il ferme les yeux. Il n'est pas homme à tendre le poing quand les mots manquent.

Ce que ces deux-là se sont dit ne vous regarde pas, sachez seulement qu'ils ne s'interdisent rien, se réjouissent ensemble de déguster les mots comme autant de fruits grappillés à la vigne éternelle tout inondée d'un soleil intact. Souvent, Claude-Henry surprie, dans l'ordre des phrases prononcées, cette volonté de toujours préciser ce qui vient à l'esprit en passant par la bouche. Cette volonté qui n'est pas

une manie signale qu'il en est des mots comme de l'ordre du monde et que, sans doute, les deux entretiennent un commerce secret puisque, si les premiers achoppent, s'enlisent, traduisent le vague, le malaise ou l'inconséquence, la clarté s'absente du visible, le monde s'obscurcit, la ténèbre gagne. Rien de tel donc, mais cette confiance dans l'usage de la parole et dans l'enjeu qu'elle suppose et qui tant s'apparente à la conviction des kabbalistes que déplacer un accent, une lettre, met l'équilibre du réel en péril. Ils aimaient concevoir que les mots sont de délicats volatiles et non de la volaille plumée, vidée sur une table de marbre.

La parole de Claude-Henri avance avec la sûreté d'une colonne de fourmis en terre inconnue ou celle d'un vol de migrateurs qui n'hésitent pas sur la destination à atteindre : droit devant ! Si donc parler suppose un art d'ouvrir des chemins, il sous-entend celui de jeter des passerelles invisibles entre les âmes qui tant ressemblent à des continents. Non pas des viaducs de rhétorique, plutôt des ponts de cordes qui flottent au gré de l'humeur des vents, des couloirs aériens venus relier nos intimités. Convenez que si l'on estime que la parole est faite pour avancer au lieu de s'engluer, elle demande qu'on ne traite pas comme une décharge publique où s'entassent les déchets du-non sens, du trivial, de l'insipide. Tu te laisses lire en ce que tu dis, voilà pourquoi certains sont écrits en langues mortes. Claude-Henri, lui, tient sa parole par la main

comme un enfant la main de sa mère – mais qui tient l’autre ? À chaque pas, il s’émerveille du pouvoir que parler suppose, il ouvre un instant une parenthèse, pose un tiret pour éclaircir telle zone d’ombre, referme la parenthèse, rassemble quelques épithètes choisies en guise de bouquet d’hommage, suspend le cours de sa phrase comme pour se souvenir de l’enfance de sa parole et ne pas l’affoler, sourit, reprend sa marche, son envol, évoque, remercie, cite parfois, sans se complaire, ressuscite une émotion, le nom d’un ami, s’emballe à l’idée que certains préfèrent les dogmes à la liberté souveraine, la froideur des parvis aux flamboyantes iconostases. Mais qui aura remarqué que bien souvent Claude-Henri prie quand il parle ? La gratitude l’emporte sur la syntaxe, la louange sur les règles de la grammaire. Qui aura su discerner dans l’œuvre nombreuse de cet homme discret sa fidélité à la langue – sa plus vieille amie, sa suzeraine ? Qui abordera chaque flèche de son œuvre-cathédrale en se souvenant du clair débit de son discours, pierre après pierre, pour construire l’homme, cet inconnu qui respire en nous ? La merveille des conversations vraies, aux antipodes des effets de manches, des apologies, des panégyriques, est qu’elles n’ont pas de fin – pas plus que l’amour, qu’elles ne peuvent même prendre fin avec la disparition de ceux qui l’entretiennent. Ce que nous commençons ici-bas ou plutôt en ce monde et dans ce temps se poursuit au sein même de ce qui valide et légitime chaque

phrase dite : dans le Verbe qui nous divinise, qui nous parle.

Avec Claude-Henri, nous nous sommes beaucoup parlé, nous nous sommes confiés, nous avons célébré les poètes, les hommes de théâtre, les amitiés sans acidulant, et plus encore – nous nous connaissions avant d’apprendre à nous connaître, sachant au fond que le seul horizon vers lequel on puisse tendre n’est pas ce que l’autre consent à nous dire, mais cette part inconnue à lui-même où son mystère rayonne : derrière ce que l’autre me dit, je sens son mystère agir et me gagner ; derrière ce que je lui révèle de mon être profond, mon mystère s’entretient avec le sien, comme pour ajouter une lumière à celle qui se lève.

Il faut être deux pour s’entretenir, tenir l’un par la grâce de l’autre, deux pour se rencontrer et non pas reléguer le reste à l’oubli, mais l’incorporer à la substance même de nos êtres ; il faut avoir été seul pour goûter les joies de la rencontre réelle, faute de quoi le soliloque conduit au solipsisme et, s’il n’y a d’autre réalité pour le sujet pensant que lui-même, comment s’étonner que l’espérance s’absente en même temps que l’autre et que le dialogue ne soit qu’un répertoire de réparties creuses ?